

Les infirmières aux armées

Vie presque aussi dure que celle du soldat —
Courage et générosité

Nous avons eu l'heureuse chance et la joie de rencontrer ces jours-ci, Mlle d'Ayroles, présidente de l'Union catholique des Services de Santé et des Services sociaux, plus que jamais dévouée, s'il est possible, avec un zèle intelligent et inlassable, à la cause de ses chères infirmières.

Nous avons eu avec elle une conversation qu'il ne nous paraît pas sans intérêt de reproduire ici, parce qu'elle nous semble une mise au point utile. Il ne faudrait pas, en effet, que fussent méconnus, et le rôle, et l'abnégation, et l'héroïsme discret et profond d'un certain nombre de femmes françaises qui, parce qu'elles accomplissent leur devoir obscurément et sans tapage, n'en méritent pas moins la reconnaissance et l'admiration du pays.

Comme nous faisons remarquer à Mlle d'Ayroles que les conditions de la guerre actuelle rendent l'effort des infirmières plus aisé et peut-être moins nécessaire, elle s'exclama :

— J'ai grand'peur, Monsieur, que vous vous mépreniez. Certes, toutes les formations du service de santé ne sont pas encore en activité; plusieurs ne sont même pas ouvertes. Mais il ne faut pas s'y méprendre. Une immense armée comme celle que nous entretenons actuellement à nos frontières et à l'intérieur, malgré son excellent état sanitaire, remplit cependant de malades et d'accidentés — sans parler des blessés de certains secteurs — de nombreux hôpitaux et ambulances. Dans ceux-là, les infirmières qui ne sont que 8 par équipe pour quelques centaines de patients, fournissent de dix à quatorze heures de travail quotidien, sans compter les nuits de garde, travail rendu parfois bien pénible par la précarité de certaines installations. J'ai sous les yeux un dossier rempli de lettres. Voulez-vous me permettre de vous lire les extraits de quelques-unes d'entre elles? Ce sont des documents vivants qui vous frapperont plus que tous les commentaires que je pourrais vous présenter.

Et, comme je remerciai mon interlocutrice, elle commença sa lecture.

— Tenez, voici ce que me dit une jeune femme, que se trouve à proximité du front: "Nous avons installé notre ambulance dans des locaux désaffectés. Il a fallu tout faire, depuis le lavage des murs jusqu'à l'organisation de la salle d'opérations. Depuis, les entrants se succèdent sans interruption, puisque nous ne soignons que les cas urgents et que nous les évacuons par train sanitaire dès qu'ils sont transportables; c'est dur, mais nous tenons." Une autre "chef d'équipe" m'écrit: "Nous logeons en réquisition chez l'habitant, et, après une journée de douze heures de travail, nous trouvons les chambres sans chauffage. Une de mes infirmières couche depuis trois mois sur un sommier sans matelas. Les autres ont un lit pour 2. Elles n'en travaillent pas moins courageusement et de tout leur cœur, sans connaître de dimanche ni de fête, car nous sommes trop peu nombreuses pour nous relayer."

Ce que je viens de vous lire, ajoute Mlle d'Ayroles, se trouve complété par cette autre missive: "Nous partageons la vie du soldat. Nous acceptons comme eux toutes les privations. Ils le sentent bien et nous en témoignent respect et reconnaissance, à commencer par les soldats infirmiers qui voient bien que nous mangeons comme eux la boule de pain, souvent gelée, que nous sommes mal couchées, que nous avons froid, que nous ne prenons aucune distraction. Un blessé, à peine arrivé à l'ambulance et s'éveillant après l'opération, disait à l'une d'entre nous: "Ce n'est pas seulement la maman et la maison que vous évoquez, c'est plus encore: c'est la vie".

Certes, je les aimais bien mes infirmières, mais je les aime chaque jour davantage. Je suis d'autant plus peinée de certaines incompréhensions dont elles sont victimes. Je ne nie pas quelques défaillances individuelles, je ne nie pas que la tenue de certaines d'entre elles puisse donner lieu parfois à des

critiques, mais je proteste de toute mon âme contre des généralisations hâtives, surtout contre des partis pris fondés trop souvent sur des racontars étourdis, sur des jugements précipités. Il y a parmi les infirmières des brebis galeuses: on peut citer à leur charge des faits d'inconduite graves. Elles n'échappent pas plus que qui que ce soit aux misères inhérentes à notre pauvre humanité. Il y a des imprudences qui sont d'ailleurs parfois victimes, plutôt que de leur propre faiblesse, des habitudes modernes, des mœurs, de la mode, des relations trop faciles, trop libres que, depuis quelques années, on constate entre hommes et femmes. Il y a enfin les inconvénients, les dangers qui résultent des conditions mêmes de la guerre actuelle, de l'inaction des armées. Mais comme les quelques misères constatées courent peu en face de la somme de courage, de sacrifices, d'abnégations, de générosité, de fatigues, de souffrances qu'il faut pourtant mettre à l'actif des infirmières!

"La vie d'une infirmière aux armées — m'écrit un "chef d'équipe", — demande, je vous assure, beaucoup de courage, voire d'héroïsme, car cette vie est presque aussi dure que celle du soldat, et il faut, en outre, à toutes heures, en tous lieux, observer la réserve qui s'impose à une femme, à une jeune fille, vivant au milieu des hommes. Il faut renoncer à une partie de ce qui rend supportable la vie ordinaire. Il faut se surveiller sans cesse." La masse du public tient-elle assez compte d'une telle situation? Comprend-elle l'immense mérite de centaines et de milliers de femmes, de tous milieux et de tous âges, menant depuis cinq mois l'existence si dure, au point de vue moral et au point de vue matériel, que je viens d'évoquer?

Mettez donc sous les yeux de vos lecteurs une lettre comme celle-ci: "Après plusieurs semaines à X..., où nous avons déjà pas mal travaillé, nous sommes parties plus loin "nuitamment" en un convoi de quinze camions, assises sur nos sacs et mangeant de fortune. En route, nous étions pleines d'enthousiasme, et cet enthousiasme, nous le gardons, bien que nous soyons maintenant, pour un temps indéterminé, dans l'inaction. Qu'importe!... c'est toujours servir."

Cette volonté de "servir": servir le pays, servir ceux qui souffrent, c'est le trait dominant qui ressort des conversations et des lettres. Les infirmières, comme tout le monde, connaissent les heures de découragement, de "cafard", mais mieux que d'autres, je crois, elles savent rebondir, ingénieuses, pour se rendre utiles au maximum, même quand l'ambiance est au repos.

"Peut-être, à cause de ma tournure d'esprit, m'écrit-on, mon équipe ressemble plus à Marthe qu'à Marie. Comment se recueillir quand on est trois dans une chambre où les lits se touchent, quand les cantines servent d'armoires et de sièges? Mais qu'importe! Nous avons dans notre formation un sergent-chef prêtre, qui fait fonction d'aumônier, et qui est très musicien. Il nous exerce, et, dans les diverses paroisses où nous passons, nous remplaçons les chorales absentes. A l'occasion des fêtes de novembre, nous avons chanté à deux offices qui se suivaient: le premier rassemblait les militaires, l'autre, les fidèles de la paroisse. Depuis, il en est ainsi chaque dimanche: nous accompagnons de nos chants deux messes. Le soir, on a encore recours à nous pour le salut. En manière de remerciement, nos "successifs curés" nous prêtent leur machine à écrire, et nous tapons sans fin des cantiques pour les distribuer aux soldats. Nous avons tapé de la même manière les chansons qui ont permis à un aumônier d'organiser une veillée de Noël des plus réussies. Dans notre premier cantonnement, nous avions commencé un Foyer du soldat. On n'a pas tardé à nous envoyer ailleurs. Non sans peine, l'aumônier a déniché, dans le village où nous avons abouti, un local. Toute mon équipe est partie en prospection, munie de balais et de torchons, afin de tout